

Finalmente, Roshni Mooneeran en su artículo "Mauritian Theatre in Creole Discourse, Language and Identity" evalúa la utilización del criollo como lengua de expresión en las Islas Mauricio, y confirma su papel fundamental en la lucha política contra el sistema de clases para promover la democratización de la cultura. Hasta la independencia de la isla (1968) el criollo no fue considerado adecuado como medio de expresión literaria. Fue el activista Dev Virahsawmy en una serie de artículos publicados en el periódico *L'Express* el que despertó la conciencia de los ciudadanos acerca de la unificación del criollo como un medio cultural y una liberación política. Virahsawmy fue el primer escritor que publicó una obra en lengua criolla y esta obra, *Li*, adquirió un tono serio y crítico donde el autor retrata el mundo postcolonial lleno de corrupción, crimen, injusticia y de manipulación política.

Maurice O'CONNOR
Universidad de Cádiz

ZANG, Marcel, *L'Exilé suivi de Bouge de là*, Arles, Actes Sud, sept. 2002, 111 pp.

D'origine camerounaise, Marcel Zang, dramaturge, poète, nouvelliste vient de publier deux pièces de théâtre après vingt ans d'errance. *L'exilé* est un drame en un acte (7-85) et *Bouge de là*, une comédie en un acte (89-111).

Sous forme de prose poétique agrémentée de dialogues, le dramaturge, *ce Noir assimilé* (8), traite le problème de l'expulsion et des conditions d'incarcération des étrangers. La trame de l'histoire concerne l'expulsion d'Imago, un jeune immigré sénégalais. Ancien prisonnier, il subit un dur interrogatoire de l'inspecteur Charon, dit "le passeur" d'ombres, un policier arrogant, bourré de préjugés et manifestement raciste. Il pense qu'Imago est agressif et que tout étranger est un délinquant (17). Tandis que dans *Bouge de là*, les étrangers sont entassés dans des conditions inhumaines. Las de cette humiliation portée à son comble, le Grand Georges, "un géant noir" révolté, se déclare le porte-parole de ces sans-voix mais la situation critique sera très vite désamorcée par Bol d'air, un policier doté d'une finesse de l'art et de la poésie.

Le fil structurant de cette pièce est la quête de la dignité humaine. Cette poétique de l'errance déclenche un vaste débat sur le choc des cultures et les contradictions qui en découlent (11), les questions existentielles (21) et la guerre des

hégémonies (37). Bref, c'est un appel à la tolérance, à la solidarité et un hymne à l'humanisme.

D'entrée de jeu, Imago, le nègre nostalgique et révolté se défend de pouvoir être expulsé. Il réfute le statut d'homme futile et pauvre. Même en étant dans sa situation catastrophique d'homme dominé et expulsable, il trouve les ressources nécessaires pour souligner de manière imagée la douloureuse rencontre entre l'Europe et l'Afrique. Il se considère comme un être paupérisé, dépossédé et spolié mais non sans avoir. En un mot, c'est un homme violé. *C'est le territoire français qui est entré en moi, et pas l'inverse, alors je vois mal comment on pourrait m'expulser* (11).

En évoquant l'amnésie du colonisateur, ce personnage humilié est conscient du vampirisme des états du Nord et de l'apport économique de ces étrangers dans les pays d'accueil. Il renverse la tendance et devient alors celui qui enrichit l'opresseur. Il est exploité certes, mais pas idiot. Alerté et clairvoyant, il a une vision très précise des relations Nord- Sud : *Je ne suis pas un enfant de la France, c'est plutôt moi qui l'engendre [...]; c'est moi qui pourrais accoucher d'elle, l'expulser* (Ibid.).

Conscient de l'hypocrisie et de la duplicité de la France, Imago dessine en filigrane le néocolonialisme rampant et les mystifications des rapports de coopération. *Ce paternalisme rampant dont [elle fait] étalage, ce cancer vampirisant mû par un secret cynisme et le mépris [...]* (36). Il assimile cette relation néfaste, cette vaste mascarade à un rapport sexuel où le désir est fort et éphémère à la fois. Cette identification du racial au sexuel reflète simultanément, au-delà de l'idéologie que cette démarche sous-tend, attirance et abjection : *Il entretient ce rapport intime et spécial avec la France depuis qu'il est en relation avec l'homme blanc* (20-21).

Dans cet interrogatoire de l'inspecteur Charon qui se transforme en un terrain d'échange d'informations sur l'histoire, la culture et la philosophie, deux visions du monde s'affrontent et se départagent : une vision européocentriste symbolisée par Charon et une vision humaniste incarnée par Imago.

En outre, dans l'esprit de tolérance, les étrangers même incarcérés doivent être traités avec dignité nous enseigne-t-on dans *Bouge de là*.

En quête d'humanisme et d'une civilisation universelle, le narrateur qui est aussi créateur, sculpte de manière romantique, pittoresque et bucolique la Femme tout court. Il transgresse les couleurs, brouille les repères culturels. Il crée un désordre apparent en peignant une femme blanche avec les traits d'une Noire. En l'occurrence, la peau des fesses de cette femme mystérieuse ressemble à *la douceur soyeuse de la*

peau du visage de sa voisine, Madame Karé, une peule : une race descendant des Pharaons (51) alors que l'inspecteur aurait souhaité qu'il se réfère aux images occidentales *une Danoise... une Normande... à la peau veloutée d'un yaourt* (52) qui, d'après lui, inspirent la noblesse et la préciosité. Malgré sa vaste culture hellénique, il s'enracine dans l'Afrique mythique, méconnue. Fier de ses origines, il remonte jusqu'à l'Égypte ancienne. Aussi le postérieur de cette femme insolite repose-t-elle sur le trône de la reine Hatshepsouth, *une négresse égyptienne qui régnait dans l'humanité* et la reine de Saba (53).

Dans une langue savoureuse et une poésie délectable où les mots et les rythmes s'entremêlent avec humour et ironie, on débouche, avec raffinement, sur un lyrisme dont seul notre poète dramaturge connaît le secret. Les métaphores obsédantes sur l'Afrique profonde deviennent une source d'inspiration, de créativité qui dérive vers la femme, la muse. Celle-ci est l'emblème d'une puissance mythique en tant que fondatrice et muraille protectrice de l'humanité (50-51).

En définitive, pour le poète, la vérité humaine est logée dans l'harmonie des contraires. Pour cela, il déconstruit avec l'audace créatrice qui le caractérise, les mythes traditionnels eurocentristes pour forger une civilisation idéale : *le corps noir de cette mystérieuse femme, falsifiée et maquillée en Blanche* (57). En mélangeant les genres, il s'éloigne du schéma manichéen judéo-chrétien pour se laisser envoûter par l'esthétique holistique négro-africaine où les éléments, dans un mouvement oscillatoire du tragique vers le comique, forment un tout indissociable : *d'un coup de baguette, vous la faites devenir Noire ou Blanche* (70).

Ce texte a bien des qualités :

Sur le plan philosophique, il pose le problème de la condition humaine, de l'absurdité de la vie. L'auteur nous met en garde contre cette recherche effrénée de la vérité qui peut aboutir à des schémas réducteurs. Il prône plutôt la solidarité universelle, une cohabitation harmonieuse entre les races. Car, il y a des choses qui dépendent de nous et celles qui ne dépendent pas de nous. Les débats sur les races sont de l'ordre de *pourquoi cette obsession de la vérité ? Pourquoi sommes-nous là, pourquoi l'être humain ?* (46). Ainsi, le texte et partant, la vie devient alors *un jeu, un immense jeu* (47).

Sur le plan socio-historique, ce texte est une vaste métaphore, un prétexte pour rendre hommage à une Afrique première, cette mère qui a tout donné mais est toujours ignorée, voire maintenue dans l'obscurantisme. Aussi parsème-t-il son texte de figures

illustres et mythiques occultées qu'il évoque avec autorité et assurance. Doté d'une culture égyptologique impressionnante, il survole avec adresse, subtilité et délicatesse les symboles forts qui rehaussent ce continent, berceau de l'humanité (52).

Sur le plan politico-idéologique, l'auteur actualise le débat sur la dette de l'Europe vis-à-vis de l'Afrique. En posant le problème de l'expulsion-incarcération-exclusion, la question de l'immigration, dans un sacré dosage de la race, du sexe et de l'ethnie, est prééminente. Elle trahit, malgré ce voile, la mauvaise conscience occidentale. Cet ouvrage pointe un doigt accusateur vers une Europe qui doit beaucoup à l'Afrique... une Afrique nourricière... l'Afrique maternelle. La mère... sous les écumes des vagues (64). À vrai dire, cet être errant est plutôt orphelin de l'Afrique. C'est de votre mère dont vous êtes exilé (78).

Sur le plan esthétique, les références à la tradition orale arborant une littérature anthropologique avérée sont également à saluer. Les images et les métaphores qui renvoient à la topographie africaine dénotent la quête d'identité d'un être angoissé, de l'enracinement à un terroir. Il parle lui-même de la *primauté de l'image* ; de la *prédominance des images africaines* (62). L'intrigue est saccadée et entrecoupée par des chants-poésies (49). Le temps et l'espace sont brouillés par des digressions surtout lorsqu'il fait allusion à la bouffe après nous avoir offert de si belles pages lyriques sur cette femme énigmatique. Le texte est truffé d'anecdotes, d'insinuations érotiques, d'images scabreuses allant du grotesque, de la scatologie *bordel de merde, caca* au sublime : la culture hellénique dans un mouvement ascensionnel du haut vers le bas. Le tragique de la dure réalité est atténué par le comique de l'amour. Ce qui rappelle que nous sommes dans une fiction, *dans un rêve* (75).

Même si nous regrettons que le lecteur se perde parfois dans ce texte qui est d'une remarquable érudition, nous constatons finalement que l'auteur rend d'abord hommage à la beauté et à la magie de l'art, car seule la puissance salvatrice de la poésie est capable de lui faire revivre ce Paradis perdu. Pour cet exilé dépossédé de sa langue (37), il ne reste plus que l'image, les mots, la langue de l'autre pour dire l'Afrique, pour dire ses racines, c'est à dire cette *calebasse dogon de la falaise de Badiangara* ; ce *chasse-mouches bamiléké* ; ce *bronze d'Ifé* (50-51).

En d'autres termes, que reste-t-il à cette *pâle copie* ? À ce nègre hybride qui n'est plus qu'*une somme d'identités diverses* ? Et l'homme n'est-il pas un milieu entre tout et rien où la préciosité, jour après jour, côtoie la purulence ou la souillure ? Or seule la poésie est lumière et transcendance donc lit dans les astres !

Cécile DOLISANE-EBOSSE
Université de Toulouse Le Mirail

ZAOU, Amin, *Haras de femme*, Paris, Le Serpent à Plumes, 2001, 203 pp.

Avec cette oeuvre l'auteur prétend faire connaître les événements résultant de la collision des berbères du désert avec le monde occidental. L'oeuvre raconte l'histoire d'une famille berbère du désert, histoire racontée par une petite fille que sa condition de femme a marquée pour la vie.

Elle décrit ses relations avec son père et son grand-père, la vie soumise de sa mère et de sa grand-mère, le désir sexuel qu'elle ressent pour son oncle, un monsieur pro-occidental qui ne suit pas les préceptes de l'Islam, ce qui va causer certains troubles à sa tribu fidèle aux principes musulmans.

La forme dont est racontée la collision entre les deux cultures est très réaliste et impressionnante. Quand les occidentaux arrivent avec leurs mœurs, leurs boissons, leur mode et leurs voitures, ils provoquent un séisme dans la population indigène. Un mélange de sentiments nouveaux va pénétrer le cœur des gens qui peu à peu vont oublier leurs mœurs. Et la culpabilité retombera sur les femmes, sur les femmes occidentales avec leurs corps semi-nus.

Le thème de la femme est très explicite dans le contexte de l'oeuvre. La femme occidentale est indépendante et libérée, en opposition à la femme musulmane qui est soumise et occultée par les voiles.

Cette oeuvre nous rappelle le type d'organisation tribale du désert, et nous fait voir que dans le cas qui nous occupe, le chef du Clan est un vieux propriétaire terrien ottoman, dernier vestige d'un empire qui se désintègre pour laisser la place aux colonisateurs occidentaux.

Un autre thème intéressant est la dichotomie arabe / berbère. C'est-à-dire, qu'on nous décrit une tribu berbère très influencée par la religion islamique et la culture arabe. C'est une situation très normale dans les tribus berbères du Nord de l'Afrique. Mais dans cette oeuvre le thème n'est pas posé comme une critique directe, il est posé,